

DANIEL WEYSSOW

À LA RECHERCHE DU PÈRE É-PERDU *
TEXTE-DESSINS DE SARAH KALISKI

Rama XXXI-15:

Ainsi parle Yahveh:

Une voix a été entendue à Rama,

Des lamentations et des pleurs amers:

Rachel pleurant ses enfants;

Elle refuse d'être consolée,

Sur ses enfants, parce qu'ils ne sont plus.

L'œuvre de Sarah Kaliski intitulée « Le Père é-perdu » (1999) se présente sous la forme d'un carnet de 18 cm sur 18 cm, composé de quarante dessins dessinés au feutre-pinceau, à l'encre noire. Trois dessins sont rehaussés de gouache, deux sont en couleur. Des traits rouges, à certaines pages, soulignent l'une ou l'autre partie du visage ou de la silhouette esquissée de son père.

Les feuillets se lisent et se succèdent à la manière d'une bande dessinée. Ils rendent compte d'une histoire, la raconte et la font voir. Des mots glissent des dessins, s'accrochent au visage évanescent du père, épousent les traits de ses vêtements. Ils soulignent la scène et lui donnent vie.

Golem

Les mots dessinés qu'énonce le père, s'ils sont soufflés par l'artiste, rendent cependant compte de la proximité du disparu. Des mots qui, en effet, sonnent comme autant d'interrogations sourdes et primordiales. Pourquoi ? Pourquoi cela ? Des mots, parfois lisibles, parfois compréhensibles, parfois pas. Des mots qui, comme les traits, apparaissent puis s'estompent. Issus d'un même brouillard et bien qu'ils ne puissent rendre qu'un lointain écho de celui qui fut, ils tendent pourtant à fendre le voile qui nous sépare d'eux.

Une photo pour unique lien

L'image tout entière du père relève d'une unique photographie retrouvée chez un cousin. C'est à partir de celle-ci qu'elle l'imagine, le dessine, le représente, le fait apparaître. L'absence et le manque du père s'expriment ainsi dans ces dessins par la mise en forme de cette seule apparence photographique. Une œuvre dont la trame s'avère parsemée de « trous », de fautes d'orthographe et d'estompements. Des fils ténus, effilochés, semblent relier son portrait au destin partagé des enfants d'Israël, tout comme la langue ici dessinée rend l'hébreu (et le yiddish) que son père sans doute pratiquait. Cherche-t-elle aussi à retrouver, par la figure « éperdue » de son père, les racines de ce peuple si souvent victime d'une haine que rien ne peut justifier ? Mais comment faire lorsque le lien filial est amputé, lorsque le corps et la langue se sont figés et demeurent inatteignables ? Que peut évoquer de l'être cher cette ultime tentative de lui rendre vie ? Peut-elle vraiment rappeler à elle, au travers de l'épaisse strate du temps enfoui, celui qui fut, ses traits, son allant ? Plus qu'une possibilité d'y arriver, c'est bien évidemment la tristesse et la détresse qui dominent.

Parmi ses œuvres, dessins, peintures, carnets, livres, aucune n'avait jamais jusqu'ici semble-t-il fait référence aussi explicitement à son père. Sarah ne l'a que fort peu connu et n'en garde aucun souvenir puisqu'il fut assassiné à Auschwitz en 1944 alors qu'elle n'avait que deux ans. « Pourquoi donc tant de haine envers ce peuple ? » lancera-t-elle par deux fois lors de notre entretien du 5 mars 2007. Après avoir évoqué de larges pans du vécu familial durant les années de guerre – la vie à Bruxelles, l'exode en France, le retour, le Parc Léopold où son père fut arrêté, « kidnappé », par les nazis, et sa vie ensuite, d'enfant caché, où elle fut pour le moins malmenée par sa seconde famille d'accueil, on comprend mieux sa façon de parler et de penser, à la fois volcanique et rapide, douce et emportée, poétique, pleine d'emphases et d'envolées lyriques, emprunte de beaucoup de charme et ponctuée de déclarations fracassantes, revenant sans cesse sur la beauté mais aussi sur la folie du genre humain. Sarah cherche avant tout à tenter de comprendre. Mais, et c'est bien là ce qui rend fou de rage, il n'y a pas de raison, pas de réponse, juste des questionnements, juste la question, Pourquoi ? Ce pourquoi, qui ouvre et qui ferme le monde, et que l'on promènera partout, affolé, en quête d'une réponse. Les humains sont responsables et ne le sont pas vraiment. Comme ils vivent sans vivre vraiment. Ils semblent là, parfois par dépit, et souvent sans savoir que faire de leur vie, sans pouvoir apprécier cette extraordinaire chance qu'ils ont de vivre et d'être là, pour quelques années, à pouvoir voir, sentir, découvrir et aimer avant de retourner à l'oubli et au néant. Cette quête du pourquoi l'amènera aussi à s'intéresser au cercle des coupables. À un génie littéraire en particulier – Céline – dont elle réussit à apprécier le talent malgré tout ce qu'elle aurait à lui reprocher. Toujours cette volonté, éperdue elle aussi, de tenter de comprendre, de saisir, de

l'intérieur même de l'étouffant tourbillon s'il le faut, la nature de cette humanité. Dans l'espoir aussi probablement d'y trouver d'évidence la source du délire. Amoureuse de la vie malgré le malheur, elle ne peut cependant s'abstraire longtemps d'y penser. Cascade, avalanche de mots, d'évaluations, de jugements, d'interrogations. Sur les gens, la vie, le monde, l'histoire, les Juifs.

Séquences

Des retours sur soi, en vrille, pour repartir aussitôt en quête d'air et d'altitude. Mais au bout du compte, l'absence, toujours, demeure. Sans réponse, le constat perdure, généralisable : manque d'amour, de compréhension. Humanité sinistrée parce que souvent sinistre. Profonde solitude dans la foulditude. Absence du père, du père é-perdu, à qui l'on doit d'être là, que l'on aurait voulu aimer, et que l'on aurait aimé, éperdument.

Voici donc ce cahier, en format hélas réduit, ce « texte-dessins », qui nous livre le portrait d'un père oscillant entre disparition et résurgence. Revenant, comme l'être que l'on qualifie du même nom, le temps d'un instant, il repart aussitôt, laissant ressasser comme la vague le ressac d'un songe ou d'un rêve. Et rappelle aussi la permanence du cauchemar qui nous pèse, nous mine, nous alourdit et nous oblige inexorablement à considérer l'in vraisemblable. La vie et son cortège de joies et de malheurs se brouillent alors dans la certitude de l'irréparable.

Émotions

Ainsi s'agit-il, tout au long du carnet, de donner place au père, de lui offrir la possibilité de réapparaître sous la plume de Sarah. De s'inscrire dans l'espace des quarante planches qui étaient l'album. Et d'en proposer une lecture qui ponctuait comme autant de glyphes le désert d'une impossible mémoire. À l'instar des quarante jours du Carême qui, du mercredi des cendres au samedi saint, sont consacrés à l'attente d'une conversion, c'est-à-dire d'une transformation, ou d'une renaissance. C'est donc bien ici, dans ce lieu magique, unique, dans ce livre-carnet, que se redéploie les traits de ce père rendu inatteignable, intouchable, détruit, avalé par l'histoire, assassiné par ses semblables les humains. En parcourant ces quarante états d'une véritable transfiguration, cette œuvre de Sarah Kaliski nous invite aussi à franchir le pas. Attendant de notre regard qu'il reconnaisse le disparu qui, à l'image de la source éternelle de vie et d'amour des croyants, est, le temps d'une œuvre, un père ressuscité.

1. Portrait en couleurs du père. Digne. En costume. Cinq traits roses (dans les cheveux, l'oreille, le nez, le cou) et des zones de blanc cassé (visage, cheveux, chemise), le reste en noir, fond grisé.
2. Portrait du père, costume et nœud papillon, tenant d'une main une photo de Sarah (?) bébé.
3. En costume, nœud papillon. Attentif. « Né 10 mai 1908 à Lodz. Mort à Auschwitz 1944 (décembre) Auschwitz ? »
4. S'estompant.
5. *Idem*.
6. Se reprécise, à la Van Gogh.
7. Silhouette marquée complètement de signes (hébreux ?) illisibles.
8. Portrait disparu. Reste du texte : « Lui ?, Il ?, Le, On dit qu'il s'est, Je ne sais, Au nom du père, Ainsi fut-il ?, ?, ? ».
9. Nez et bouche vibrants.
10. Cheveux, yeux, nez, bouche, un trait pour un côté du visage, vibrant.
11. Réapparaissant, doucement, sauf le costume.
12. Plus marqué, vibrant, avec le costume.
13. Disparaissant (plus de costume, plus qu'une silhouette) et le texte suivant, sur le corps : « Es-ce vous Abram Kaliski. Est-ce lui ? Est-il celui qui n'est plus ? Mais alors ? ». Notons le premier « Es » sans t (verbe donc incomplet, en signe d'absence, mais aussi de torsion via le langage, du corps...).
14. Une tête silhouettée, tremblante, couverte du texte : « Est-ce vous ? Abram. À toi. AINS. A Kaliski. A. es- - ce vous. Es-ce lui. Abram. Abram. Abram ».
15. Revenu. Affirmé. Costume et nœud papillon. Recouvert du texte suivant : « Es-ce vrai. Ainsi Abram s'est lui ? S'est toi ? Es-ce vrai. J'ose ainsi parcourir la trace de ton corps. Ton De- visage. » En dessous : « Né le 8 mai 1908 à Lodz. Pologne. Assassiné à Auschwitz 1944.
16. Silhouette complète tremblante une main levée. Sur la tête : « Toi Abram. Toi Papa ». Sous le papillon : « Kaliski Abram ». Sur la main : « Toi. Lui. Vous. Abra. Abra ».
17. Silhouette s'effaçant, évanescence. À la Van Gogh. Recouvert d'un texte illisible.
18. Tête plus étirée, tremblante mais marquée. Costume, papillon. Écriture sur la tête, costume illisible bien que marqué. Bas de page : « On entendait les lar » (larmes ?).
19. Tête silhouette tremblante et pourtour d'un côté de l'épaule qui semble nue. Une main tenant ce qui semble être un mouchoir ?
20. Page complètement blanche. Seule demeure la signature de Sarah Kaliski.
21. Planche en couleur. Trait silhouetté. Une main levée. Une autre à l'horizontale derrière la tête (comme un casque gaulois). Inscriptions illisibles sur le visage. Sur le costume : « Né à Lodz Pologne. Assassiné Broyé en 1944 à Auschwitz ». Sur la main, on devine « Va t'en. A. E. Fouto. Abram Kaliski ». Couleur rose. Une partie du visage en bleu clair matinée de blanc. Tristesse générale.
22. Juste un œil, le nez tremblant.
23. Cheveux, yeux, nez, bouche, traits noirs et touches de bleu. Sur la silhouette du corps

- le texte suivant écrit en noir mais recouvert de rose : « On entendait les larmes de Rachel A Rama. Elle ne voulait point être consolée ».
24. Silhouette tremblante. Texte illisible sur le corps qui rappelle l'hébreu (rien sur le visage).
 25. Silhouette complète. Visage recouvert d'annotations illisibles. Sur le corps, on peut deviner le texte suivant « On entendait les larmes de Rachel Rama. Elle ne voulait point être consolée. 'Jérémie 31-15' ».
 26. Silhouette complète, hiératique, papillon bien visible. Sur le visage : « Jérémie 31-15 ». Sur le corps des signes illisibles.
 27. Gros plan du visage ? Tremblant extrêmement, yeux hallucinés, visage recouvert de signes incompréhensibles. Nœud papillon hachuré et donc accompagnant le tremblement du visage.
 28. Gros plan sur les yeux. Sidération. Affolement. Regard hagard, tremblant. Sur toute la feuille des signes incompréhensibles. En haut : « Jérémie 31-15 ».
 29. Beau visage, affirmé et détendu. Légèrement tremblant mais emprunt de vie. Une main sur l'épaule tenant du bout des doigts un sac ou une valise. Sur le corps le texte suivant : « On entendait les larmes de Rachel Rama. Elle ne voulait point être consolée ».
 30. Un œil, nez.
 31. Silhouette complète, Main levée.
 32. Silhouette s'effaçant. Sur le visage : « On entendait les larmes des enfants ». Sur le corps « À Berlin. À Rama. À New York ».
 33. Gros plan sur le visage. Texte « À Bruxelles. Rama à Bruxelles. À New York ».
 34. Gros plan sur l'oreille. Texte : « Ils ne voulaient pas être consolés ».
 35. Décentré. Bas du visage comprenant la bouche. Un bras, une main, deux doigts pliés. Pas de texte.
 36. Un côté du visage en gros plan. Texte : « Peintre ... Bah ! Oui ! Maroquinier. Bah ! Oui. Fou de l'amour ».
 37. Gros plan décentré. On voit un œil, une oreille, le cou, un nœud papillon, un costard. « Quelques traits fort marqués » Visage : « Bah Oui ». Sur le costume : « Brodeur de nappes ... Immenses ... ! Bah oui ! »
 38. Gros plan sur l'œil tremblant. L'autre se devine, évanescant, rayonnant. « Le Tango. Bah Oui. La Tosca. Bah... ».
 39. Très gros plan. On distingue les traits de la bouche. Texte : « L'Histoire ! Évidemment. Découvre -seul- la neige ».
 40. Demi visage : cheveux, œil, nez, oreille. Texte sur le visage et au-dessous : « On entendait les rires des enfants. Quatre ... et encore ».

* Ndlr : *Déposée pour concourir aux Prix de la Fondation Auschwitz, cette œuvre forte et émouvante de Sarah Kaliski nous est apparue « hors norme » et incomparable en regard des travaux (des mémoires et des thèses universitaires) qui nous sont habituellement déposés. Nous avons dès lors proposé à l'auteur de publier en nos colonnes l'étonnant carnet qu'elle nous avait adressé.*